

Amitié et psychanalyse, une éthique commune

par Patrick Cady

Si je vous parle d'une compréhension qui s'établit entre deux êtres, toute poussée sexuelle retenue, au point que se développe peu à peu entre eux une sorte de langue commune que nul autre ne pourrait saisir s'il lui arrivait de l'entendre, vous penserez à un degré d'amitié rarement atteint. Si j'ajoute alors que ces deux êtres se voient trois fois par semaine aux mêmes jours et aux mêmes heures, qu'il vente ou qu'il gèle, vous serez encore un certain nombre à penser qu'une ritualisation même à ce degré d'emprise ne contrecarre pas l'amitié. Si j'ajoute encore que leurs rendez-vous ne dépassent ni ne retranchent en rien une durée de trois-quart d'heure, seuls quelques obsessionnels très pratiquants continueront parmi vous à croire qu'il s'agit encore d'amitié. Mais même ceux-là n'hésiteront plus un seul instant dès que j'aurai précisé que pour chacune de ces rencontres, l'un paye l'autre.

Vous protesterez que j'ai triché dans ma première présentation où l'accent mis sur une langue secrète élaborée entre deux personnes pouvait évoquer les relations fusionnelles amoureuses, gémellaires et avant tout celle entre la mère et son bébé, mais pas la relation analytique qui, comme chacun qui ne l'a pas vécu l'a entendu dire, se déroule sur un fond de silence de l'analyste. Mais n'y a-t-il pas des amitiés où le silence nécessaire à l'écoute est apporté par un seul des deux, silence maintenu comme trace d'un avant de la première rencontre pour que le désir de la poursuite de

cette rencontre garde sa source vive, silence recréé depuis celui de l'avant de la rencontre, — depuis le silence d'avant la parole et même celui d'avant la naissance tant l'amitié peut aller jusqu'à une remise au monde — pour offrir à la parole un espace de résonance.

Mais du côté de la parole, me direz-vous, n'y en a-t-il pas une en trop qui ne saurait avoir cours dans l'amitié, la parole interprétative ? Notre culture n'a pas attendu la psychanalyse pour avoir l'intuition d'un insu contenu dans toute parole et cultiver le soupçon à son égard ; les directeurs spirituels le pratiquaient dès le XVI^e siècle, reconnaissant l'amour-propre, la sensualité et l'infantile comme incontournables et présents au cœur même de tout cheminement spirituel, et ce soupçon, repris par tous depuis les moralistes des XVII^e et XVIII^e siècles, n'a nul besoin de culture psychanalytique pour se rejouer dans l'amitié. Cela ne fait aucun doute, m'accorderont ceux d'entre vous qui n'auront pas exclu cette mémoire de leur champ de pensée, mais vous arguerez encore que la sensibilité à ce que vous percevez d'inconscient dans la parole de l'ami ne s'accompagne pas d'un retrait à partir duquel vous prendriez l'amitié qui s'adresse à vous pour objet de votre interprétation. Certes une relation où l'un des deux occuperait une telle position n'aurait pas grand chose à voir avec l'amitié, mais l'analyste, dont la posture dans le dispositif de la séance semble mettre en scène un tel retrait, ne cesse pourtant à aucun moment de se reconnaître inscrit et agissant psychiquement dans cette relation jusque par son travail interprétatif.

De plus, chercher à deviner un enjeu inconscient dans une relation n'est pas la dénoncer comme imaginaire, ce que se garde de faire l'analyste à propos de la relation dite transférentielle.

Freud a découvert dans l'amitié, d'abord une homosexualité refoulée ou sublimée, puis le compromis entre les résistances vis-à-vis des pulsions sexuelles et certaines formes de satisfaction accordées à celles-ci. Mais déjà l'histoire de la langue portait les traces du sexuel qui sous-tend ce lien, le mot amitié n'ayant perdu sa forte charge érotique que progressivement jusqu'au XVIII^e siècle où Marivaux a joué subtilement de l'ambiguïté restée vive dans la mémoire du terme.

Ceux qui parlent de loin aux psychanalystes craignent peut-être que leurs paroles paraissent à ceux-ci plus petites qu'elles ne le sont : « vous réduisez tout à... », leur disent-ils. En fait, les opérations de pensée réductionnistes, entre autres ce qu'on appelle les rationalisations, sont des mécanismes s'opposant au processus de l'analyse ; le travail dit interprétatif consiste à en démonter les rouages et à rendre de nouveau possible la plurivocité des signes.

Ce n'est pas seulement un investissement homosexuel que Freud a découvert dans l'amitié entre hommes, mais, indissociable de cette homosexualité refoulée ou sublimée, la mémoire de la première alliance entre les fils dans le meurtre du père et dans le sentiment de culpabilité qui s'ensuivit. Quelle opération réductrice de sens peut-on voir dans de telles conceptions qui ouvrent au contraire le champ des rapports entre le privé de l'amitié et le politique de la fraternité ?

L'amitié est une alliance porteuse de la mémoire de toute alliance et, de ce fait, pratique de transmission, de même que l'analyse. Une telle transmission prend appui sur un rituel. Si, dans la cure, l'alliance dite « thérapeutique » se fonde d'un rituel immuable, le dispositif de la séance, l'alliance à l'œuvre dans l'amitié semble s'en tenir à des rituels purement individuels. Mais manger, est-ce vraiment singulier ?

N'est-ce pas plutôt ce qui constitue l'universel de toute symbolisation d'alliance, tout comme l'échange de cadeaux ?

Si, dans la cure, on parle d'alliance thérapeutique entre le psychanalyste et son patient, ce n'est pas pour évoquer le partage d'une visée thérapeutique dont le psychanalyste est censé se déprendre ; vouloir guérir l'autre psychiquement, c'est non seulement se référer à une normalité mais, de plus, implicitement, prétendre l'incarner. Une telle visée cherche donc à effacer ce qui pose l'autre comme différent. Or, vouloir accueillir l'altérité de l'autre au lieu de chercher à la supprimer, c'est l'enjeu autour duquel tourne précisément l'amitié. Le terme de « connivence », qui est lui aussi employé, convient mieux à la visée analytique, connivence constituée d'un partage culturel — partage d'autant plus implicite qu'il est l'objet, en tant que réactualisation d'une expérience de croyance, d'un refoulement ou d'une dénégaration — et d'un sentiment que quelles que soient les résistances en jeu, ça marche, qu'un processus qu'on peut reconnaître comme celui de l'analyse fonctionne. Cette connivence se retrouve encore dans l'amitié, tant à l'amont dans le partage culturel, qu'à l'aval dans une intuition qui nous assure qu'on est ensemble dans un même processus.

Dans *La traîne sauvage*, deux psychanalystes que tout sépare, génération, éducation, religion, mémoire collective, tentent de se transmettre l'intransmissible. Avec son collègue Pierre Sullivan, d'origine québécoise, ancien élève devenu ami, Rosine Crémieux veut croire à l'amitié là où l'analyse n'a pu pour elle être le lieu d'une transmission, d'un partage : elle n'a jamais parlé de sa déportation dans ses analyses. L'invisibilité et le silence de l'analyste risquaient d'en faire un témoin persécuteur, suppose Pierre Sullivan. Davantage

qu'au silence, elle pense à « l'agression » qu'aurait été pour elle « toute explication totalisante » ; comme si l'ombre de l'objet, le totalitarisme dont elle avait été victime, allait resurgir du dispositif de pensée de l'analyse. Mais l'amitié comportait un danger autre, celui d'être idéalisée et de courir ainsi le risque de perdre en elle cette identification à l'espèce humaine que Robert Antelme donne comme la clé de la survie dans les camps. De cette identification et de cette mémoire, il lui faut pourtant retrouver le vif et peut-être parce qu'au cœur de ce vif, il y a la solidarité ; Rosine Crémieux rencontre l'amitié comme cadre nécessaire pour le réactualiser et le transmettre. L'asymétrie radicale produite par le fait que son expérience extrême n'avait pas été vécue par son analyste, n'a pu s'articuler avec l'asymétrie régissant la cure et inscrite dès le contrat qui y préside. L'amitié n'est pas ici un évitement du travail analytique, mais une façon de l'entreprendre autrement, d'y introduire, non une symétrie égalitaire, mais une mutualité qui n'a pas été seulement une tentative clinique de Ferenczi pour prendre en compte le contre-transfert et tout particulièrement les difficultés de la mise en jeu d'un féminin dans l'état de disponibilité psychique que l'analyste peut offrir à son analysant, mais un rapport de pensée sans lequel la psychanalyse n'aurait pu avoir la richesse théorique et clinique qu'elle a eue.

Exclusive et passionnée avec Fliess, l'amitié fut pour Freud génitrice de la psychanalyse. Après la rupture avec Jung répétant celle avec Fliess, Freud s'asseyant pour toujours à la place du père, l'amitié, devenue plurielle et l'affaire des disciples, ordonna tout le mouvement psychanalytique, de son noyau à sa périphérie, dans son institutionnalisation et sa transmission. Enfermée dans la fraternité, confrontée à un idéal de pu-

reté analytique, cette amitié mit souvent le feu à son théâtre, explosant en luttes fratricides, les rivalités et les effets des processus de sélection et de formation — dans la mise à nu des intimités psychiques de chacun — empêchant la communauté analytique d'accéder à la « discrétion » sur laquelle Blanchot fonde l'éthique de l'amitié, « le pur intervalle qui, de moi à cet autrui qu'est un ami, mesure tout ce qu'il y a entre nous, l'interruption d'être qui ne m'autorise jamais à disposer de lui (fût-ce pour le louer) et qui, loin d'empêcher toute communication, nous rapporte l'un à l'autre dans la différence et parfois le silence de la parole ».

N'est-ce pas une telle éthique de l'amitié que tente de mettre en œuvre l'analyste vis-à-vis de son analysant par son double renoncement au regard objectivant et à la visée thérapeutique, et par la mise en disponibilité de son psychisme pour l'accueil d'une rencontre ?